

L'hiver suivant, je revins de Crimée à Nijni-Novgorod ; je m'arrêtai à Moscou. Nos relations avec Andréiev prirent bientôt un caractère de cordiale amitié.

Je vis que cet homme connaissait mal la réalité, qu'il s'y intéressait peu ; et d'autant plus m'étonnai-je de la force d'intuition qui était en lui, de la fécondité de ses inventions, de la ténacité de son imagination. Il suffisait d'une phrase, et parfois d'un mot juste, pour qu'il se saisît d'une indication presque insignifiante et la développât aussitôt en tableau, en anecdote, en caractère, en récit.

— Qui est S... ? — demanda-t-il, parlant d'un littérateur assez populaire à cette époque.

— Un tigre chez le marchand de fourrures.

Andréiev rit, puis baisse la voix et, comme s'il communiquait un secret, dit vivement :

— Ah ! vous savez, il faudrait dépeindre un homme qui se croit fermement un héros, un destructeur de toutes choses ; un homme qui s'effraie lui-même, là ! Tout le monde le croit, tant il en impose par son assurance. Mais dans sa vie, dans le coin qu'il occupe, dans la réalité, c'est un pauvre bonhomme de rien du tout ; il tremble devant sa femme ; il frémit devant un chat...

Andréiev avait eu la paume d'une main traversée par une balle de revolver ; les doigts étaient recroquevillés ; je l'interrogeai sur cet accident.

— Douteux romantisme de jeune homme ! — répondit-il. — Vous ne l'ignorez pas, un homme qui n'a pas tenté, au moins une fois, de se suicider, ne vaut pas grand'chose.

Il prit place sur un canapé tout contre moi et me raconta, merveilleusement bien, comment, adolescent, il s'était un jour jeté sous un train de marchandises ; par bonheur il était tombé allongé dans le sens des rails, et le train avait passé sur son corps sans le toucher, le laissant simplement abasourdi.

Ce récit manquait un peu de clarté, de réalité ; mais Andréiev l'avait orné d'une description étonnamment lucide des sensations éprouvées par celui sur le corps duquel défilent d'écrasants fardeaux avec leur tintamarre de ferraille. Je connaissais cela : tout gamin, à dix ans, je m'étendais sous les trains de ballast, rivalisant de témérité avec mes camarades ; — l'un d'eux, fils d'un aiguilleur, exécutait cette prouesse avec un sang-froid remarquable. C'est d'ailleurs un jeu sans danger si le foyer de la locomotive est suffisamment élevé et si le train gravit une montée, car alors les chaînes d'attelage sont fortement tendues et ne risquent pas de vous assommer ou de vous accrocher et de vous traîner sur les traverses. Durant quelques secondes, on connaît ainsi les affres de la peur : on se colle à la terre tant qu'on peut, et l'on a, en même temps, besoin de toute sa volonté pour dominer une envie furieuse de bouger, de lever la tête. On sent que ce torrent de fer et de bois qui passe au-dessus de vous, vous arrache en quelque sorte à la terre, vient vous emporter dans l'inconnu ; le grondement et le grincement du fer semblent retentir jusque dans la moelle de vos os. Ensuite, lorsque le train s'éloigne, on reste parfois une minute et plus étendu à terre ; on n'a point la force de se relever : il semble que l'on vogue à la suite du train, que votre corps s'allonge indéfiniment, qu'il devienne léger, aérien : encore une seconde et l'on s'envolera ! Sensation des plus agréables.

— Qu'y avait-il de séduisant pour vous dans ce jeu stupide ? — demanda Léonide Nicolaïévitch.

Je lui répondis que peut-être nous mesurons ainsi la force de notre volonté ; nous opposions au mouvement mécanique d'énormes masses, l'immobilité consciente de notre petit corps.

— Non, — répliqua-t-il, — cela est trop subtil pour des enfants.

Je lui rappelai comment les enfants aiment à sentir le sol vaciller sous leurs pieds, comment ils sautillent sur la glace encore flexible d'un étang qui vient à peine de geler ; je lui dis que les amusements dangereux plaisaient en général aux enfants.

Il se tut, alluma une cigarette, puis, la jetant presque aussitôt, ferma à demi les yeux, considérant un coin sombre de la chambre.

— Non, ce n'est pas cela, je crois. Presque tous les enfants ont peur de l'obscurité... Quelqu'un a dit :

*Il y a de la volupté dans le combat
Et sur le bord d'un ténébreux abîme,*

mais cela c'est de l'éloquence, rien de plus. Je pense autrement, mais je ne puis concevoir comment...

Tout à coup il se secoua, comme brûlé par une flamme intérieure.

— Il faudrait écrire l'histoire d'un homme qui, durant toute sa vie, avec de folles souffrances, aurait cherché la vérité ; et voici qu'elle se présente à lui ; mais il ferme les yeux, se bouche les oreilles et s'écrie : « Je ne veux pas de toi, même si tu es belle, parce que mon existence, mes tourments ont allumé en mon âme la haine de toi ». Qu'en pensez-vous ?

Ce sujet ne me plut pas ; il soupira, disant :

— Oui, il faudrait d'abord pouvoir dire où se trouve la vérité : dans l'homme ou hors de lui ? D'après vous, elle est dans l'homme ?

Il se mit à rire :

— Dans ce cas, c'est tout à fait mauvais, c'est absolument insignifiant...

Il n'y avait presque pas un fait, pas une question sur lesquels nous fussions, Léonide Nicolaïévitch et moi, du même avis. Mais ce désaccord continu ne nous empêcha pas, pendant des années, de manifester l'un pour l'autre le plus vif intérêt, la plus extrême attention, ce qui n'est pas souvent le résultat d'une amitié même bien ancienne. Nous conversions infatigablement ; il me souvient qu'une fois nous restâmes ensemble plus de vingt heures et vidâmes plusieurs samovars, car Léonide absorbait du thé en incroyable quantité.

Sa conversation était du plus haut intérêt : il s'y montrait inépuisable en trouvailles d'esprit. Sa pensée se montrait toujours obstinée à pénétrer dans les plus sombres recoins de l'âme ; mais, légère, capricieuse, spontanément originale, elle se déversait librement dans l'humour et la bouffonnerie. Lorsqu'il causait ainsi avec un camarade, il savait employer la plaisanterie avec souplesse, avec élégance ; malheureusement, dans ses contes, il perdait cette faculté, si rare parmi les Russes.

Doué d'une imagination vive et finement avertie, il était paresseux ; il aimait beaucoup plus à causer littérature qu'à écrire. Il lui était presque impossible de goûter les voluptés du travail nocturne, intensif, dans le silence et la solitude, devant une blanche feuille de papier ; il

appréciait mal la joie de couvrir cette feuille d'expressives arabesques.

— J'écris avec difficulté, — avouait-il. — Les plumes me paraissent incommodes : le procédé même de l'écriture — trop lent ; je dirai plus : humiliant. Mes pensées tourbillonnent follement comme des corneilles au-dessus d'un incendie ; je suis bientôt las de les attraper et de les ranger comme il conviendrait. Et voici ce qui arrive : j'ai écrit un mot qui est comme une maille de toile d'araignée ; tout à coup, je ne sais comment, me reviennent à la pensée la géométrie, l'algèbre et mon professeur du lycée qui était, bien entendu, d'une intelligence obtuse. Il citait souvent cette parole d'un quelconque philosophe : « La véritable sagesse est calme ». Or, je sais que les meilleures intelligences de ce monde sont toujours tourmentées et inquiètes. Au diable la tranquille sagesse ! Mais par quoi la remplacer ? Par la beauté ? Vive la beauté ! Néanmoins, sans avoir vu l'original de la Vénus de Milo, elle m'a l'air, en reproduction, d'une commère assez niaise. Et en général, le beau est toujours un peu bête : voyez par exemple, les paons, les lévriers, les femmes...

**

Au moment de l'éclosion du *modernisme* on avait tâché de comprendre Andréiev ; plus souvent encore on l'avait dénigré, ce qui est beaucoup plus facile. D'ailleurs, on n'avait point le temps de songer sérieusement à la littérature : la guerre et la politique étaient au premier plan. Blok, Biély, Brussov passaient pour des originaux venus du fond de leur province ; parfois même on les considérait comme des traîtres « à la grande tradition de la pensée sociale russe ». Tels étaient mes propres sentiments. Qu'avait-on à faire de la *Symphonie* lorsque toute la Russie se préparait à la plus sombre danse ? Les événements se précipitaient vers une catastrophe dont les symptômes devenaient de plus en plus menaçants ; les socialistes révolutionnaires lançaient des bombes et chaque explosion secouait le pays tout entier ; on se concentrait dans l'attente d'une transformation radicale de la société. Dans l'appartement d'Andréiev avaient lieu les séances du Comité Central des social-démocrates bolcheviks ; un jour, le Comité fut arrêté avec le maître de l'appartement ; on les conduisit en prison. Léonide Nicolaïévitch vécut un mois de détention et sortit de là comme le paralytique de la piscine de Siloé : plein de vigueur et de gaieté.

— Cela n'est pas mauvais qu'on vous comprime un peu ; on a envie, après cela, de s'étendre largement ! — disait-il.

Et il me raillait.

— Eh bien, quoi, le pessimiste ? La Russie ressuscite, n'est-il pas vrai ?

Il publia à cette époque les récits intitulés : *la Marseillaise*, *le Tocsin*, *Conte qui ne sera jamais fini* ; mais, en octobre 1905, il me lut, en manuscrit, *Ce qui fut*.

— N'est-il pas trop tôt ? — demandai-je.

Il répondit :

— Ce qui est bon vient toujours trop tôt...

Bientôt après cela, il partit pour la Finlande et fit bien : l'absurde atrocité des événements de décembre l'aurait écrasé. Là-bas, d'ailleurs, il prit une part active à la politique, parla dans un meeting, publia dans les journaux de Helsingfors de violents articles sur la politique des monarchistes ; mais son humeur était déprimée,

il considérait l'avenir avec découragement. Je reçus à Pétersbourg une lettre dans laquelle il me disait :

« Tout cheval a, de naissance, ses particularités ; ainsi en est-il des nations. Il y a des chevaux qui, partout où ils se trouvent, tournent toujours la tête vers le cabaret ; notre patrie se dirige vers le point qui est pour elle le plus attrayant et, longtemps encore, elle vivra de ce qui se débite sur place et à emporter... »

En 1907 ou 1908, je crois, Andréiev se rendit à Capri ; il venait d'enterrer, à Berlin, sa femme qui avait succombé à une fièvre puerpérale. La mort de cette amie pleine d'intelligence et de bonté, influa péniblement sur l'état d'âme d'Andréiev. Toutes ses pensées, tous ses propos revenaient sans cesse au souvenir de Dame Choura, de cette mort qui semblait stupide.

— Tu comprends, disait-il, élargissant étrangement l'iris de ses prunelles, — elle est couchée, vivante encore, mais elle exhale déjà une senteur de cadavre. Il y a beaucoup d'ironie dans cette odeur.

Il portait une veste de velours noir ; physiquement même, il semblait meurtri, écrasé. Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il pensait, se ramenait invariablement à la mort. Il s'installa par hasard à la villa Caracciolo qui appartenait à la veuve d'un artiste, descendant du marquis Caracciolo, partisan de la France, mis à mort par Ferdinand, le roi Bomba. Dans les sombres pièces de cette villa, l'atmosphère était humide et maussade ; aux murs pendaient des tableaux inachevés, d'apparence malpropre, qui faisaient songer à des taches de moisissure. Dans une des chambres il y avait une grande cheminée enfumée ; devant les fenêtres de cette pièce croissait un épais massif de broussailles qui augmentait l'obscurité ; le lierre qui enveloppait la maison se montrait aux vitres des croisées. De cette chambre, Léonide fit une salle à manger.

Un soir je le trouvai là, assis dans un fauteuil, devant la cheminée. Vêtu de noir, éclairé par les rouges reflets de la braise qui achevait de se consumer dans l'âtre, il tenait sur ses genoux son fils, Vadim, et lui parlait, à mi-voix, avec des sanglots mal réprimés. J'entrai tout doucement ; il me sembla que l'enfant s'endormait, je pris place sur un siège, près de la porte, et j'écoutai : Léonide racontait à son fils comment la mort se promène par toute la terre et étouffe les petits enfants.

— J'ai peur, — dit Vadim.

— Tu ne veux pas écouter ?

— J'ai peur, — répéta le garçonnet.

— Eh bien, va te coucher...

Mais l'enfant étreignit les jambes de son père et se mit à pleurer. Nous eûmes beaucoup de peine à le calmer ; Léonide était dans un état d'exaltation malade ; ce qu'il disait ne servait qu'à agiter davantage son fils qui tapait du pied et criait :

— Je ne veux pas dormir ! Je ne veux pas mourir !

Lorsque la grand'mère eut emmené le pauvre petit, je fis observer à Andréiev qu'il ne convenait guère d'effrayer un enfant avec des contes de ce genre : la mort parcourant la terre, géant invincible.

— Mais si je ne puis parler d'autre chose ? — répliqua brusquement Léonide. — Je comprends maintenant jusqu'où va l'indifférence de la *belle nature* et je n'ai envie que d'une chose : arracher mon portrait de ce cadre vulgairement joli.